

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



En dépit des bals qui continuent, des concerts dont le nombre est si grand que les artistes ont une peine extrême à trouver des salons disponibles pour ces solennités musicales; en dépit de tout cela, dis-je, nous allons causer des modes du printemps, et je commence par vous annoncer que la maison de commission *Lassalle et comp.*, est déjà en mesure de satisfaire aux diverses commandes qui pourraient lui être adressées en robes, confections, chapeaux, châles ou objets de lingerie, pour la saison nouvelle.

La maison *Lassalle* ayant forcément, par son genre d'affaires, de continues relations avec les premières fabriques de France, possède toujours, une des premières, les innovations élé-

gantes. On peut donc s'adresser à elle en toute confiance.

Le plus grand soin est apporté dans le choix des modèles que l'on désire, ainsi que dans leur expédition.

Cette maison, si utile pour les habitants de la province, envoie des échantillons d'étoffes et même des étoffes en pièce à choisir, si cela convient mieux. Elle expédie aussi des cachemires, dentelles bijoux, diamants, pour corbeilles de mariage, se charge des trousseaux complets; enfin remplace positivement les personnes qui ne peuvent se rendre à Paris pour faire ces acquisitions importantes.

Il suffira, en adressant à M. *Lassalle* une demande quelconque, de donner quelques explications sur la somme totale que l'on veut dépenser, et le genre de la personne qui doit porter les objets. De la sorte, tout sera pour le mieux et l'on évitera à la fois des erreurs et des envois inutiles.

Quant au bon goût des étoffes, à leur nouveauté, comme à la grâce des chapeaux ou confections, la maison *Lassalle*, est depuis longtemps, en renom pour le tact parfait qu'elle apporte dans ses achats, et l'on peut être certain à l'avance qu'ils ne laisseront rien à désirer.

Le bulletin de modes que M. *Lassalle* publie à chaque renouvellement de saison, va paraître prochainement.

La maison *Delisle* se remplit en ce moment de tout ce que l'art et l'industrie composent de plus merveilleux. Sa brillante exposition annuelle doit avoir lieu dans la première quinzaine d'avril, et il paraît qu'elle surpassera encore ses devancières en magnificence et en variété.

Nous venons déjà de remarquer chez *Delisle* un grand nombre de cachemires d'une admirable beauté; des étoffes d'une richesse extrême, puis de jolies confections, fort coquettement ornées.

On portera à la fois des petits et des grands modèles. La plupart auront la forme de châle. Nous ignorons encore ce qui sera définitivement adopté, mais après l'exposition que l'on attend, je vous donnerai des renseignements très complets sur les confections en général.

A propos de mantelets d'été, ce que je puis vous affirmer c'est qu'il s'en portera beaucoup de ceux que l'on désigne sous le nom de *Marie-Antoinette*. Ils seront en dentelle noire pour la ville.

Ces mantelets sont petits, mais on les garnit d'un volant haut de 50 à 60 centimètres. Parfois il y a deux volants, alors gradués de hauteur. Ils ont une grâce ravissante. M. *Ferguson* aîné, dont on vante tant les belles dentelles de Cambrai, vient de faire fabriquer un grand nombre de mantelets de ce genre, qui se partageront la vogue avec les pointes de châle.

Les dentelles de M. *Ferguson* aîné sont remarquables par le fini d'exécution et la splendeur des dessins, imités des dentelles de Chantilly.

Grâce à l'invention de la dentelle de Cambrai, toutes les femmes peuvent aujourd'hui suivre la mode et s'entourer de ces tissus diaphanes et légers, qui donnent à une toilette tant de richesse, de distinction et de poésie!

La dentelle de Cambrai, qui est charmante, coûte de six à dix fois moins que celle de Chantilly, voilà ce qui la met à la portée des femmes dont le budget de dépense est limité, et ce qui fait sa vogue immense. Que de jolies choses on voit en ce genre, à part les mantelets sous forme de volants, voilettes, coiffures, etc.

C'est encore à M. *Ferguson* aîné, que nous devons la dentelle *Lama*, dont il a aussi, pour mantelets, un grand assortiment.

Cette dentelle, qu'enrichissent aussi de brillants dessins, est d'un réseau solide et supporte le froissement sans en être nullement altérée. On pourrait mettre en chiffon, sous son bras, un mantelet de dentelle *Lama*, qu'il ne lui resterait pas la moindre trace de plis. Cela est d'une commodité incontestable. Son prix est encore au-dessous de celui de la dentelle de Cambrai.

Parmi les charmants modèles de lingerie de mademoiselle *Anna-Loth*, je citerai des petits fichus nouveaux, forme Louis XIII, brodés et entourés d'un volant cousu sous le feston du bord, comme on pose ceux des mantelets de dentelle. Ces fichus seront fort coquets avec les robes légères que l'on portera bientôt.

Nous dansons toujours, c'est dire que le succès des délicieuses coiffures de madame de *Laere* ne se ralentit pas. Nous avons vu chez elle plusieurs garnitures complètes, pour robes de bal, qui étaient d'une fraîcheur et d'un éclat indescriptibles.

Je vous recommande ses jolies guirlandes en velours grenat, avec glands et sorbier d'or, dont j'ai parlé déjà dans un de nos précédents numéros; il est impossible de rien voir de plus distingué.

Je sors de chez madame *Alphonsine*, à laquelle j'ai voulu demander quelques renseignements sur ce qui se ferait pour le printemps, et j'ai trouvé, dans son brillant magasin, le choix le plus nombreux et le plus admirable de chapeaux et de coiffures nouvelles. Il me sera impossible de vous les désigner sans restriction, cela demanderait cinquante pages, et je suis limitée. Je vais donc seulement essayer de vous décrire quelques modèles.

Ce que je dirai sera bien loin de la réalité, quant à la grâce de chacun d'eux, mais je vous inspirerai, je pense, le désir de juger cela vous-même, et vous ne regretterez point, je vous jure, la visite que vous aurez faite chez madame *Alphonsine*.

D'abord, voici des indications générales et nécessaires.

On n'abandonne pas les calottes rondes et plates, cependant les fonds fuyants domineront.

Les bavolets, quoique longs encore, descendent un peu moins.

Les rubans s'emploient avec profusion dans les garnitures, mais ils sont peu larges. On en fait des petits nœuds et des bouclettes sur les bavolets.

La blonde et la dentelle noire s'emploient beaucoup dans les ornements.

Les capotes à coulisses reparaissent.

La passe des chapeaux avance devant à la *Marie-Stuart*.

On les orne de fleurs, ou de plumes si légères, qu'on dirait une vapeur.

Quelques brides se font en crêpe ou en tulle, selon la nature de l'étoffe du chapeau. Toutes sont très larges.

J'arrive maintenant aux explications annoncées plus haut.

Premier modèle.

Chapeau de crêpe blanc : trois volants de tulle uni

composent le bavolet. Ce tulle est bordé de blonde et encadré de deux rangs de chenille gros bleu. Du côté gauche de la passe, il y a une touffe de bluets, de laquelle s'échappe gracieusement une espèce de barbe en crêpe bordée comme les volants.

Dans l'intérieur, des bluets se mêlent au tour de blonde.

La forme est fuyante. Une pointe, garnie de blonde et d'ornements gros bleu, couvre en partie le derrière du chapeau.

Second modèle.

Le fond est en taffetas rose et le reste en crêpe, recouvert de tulle illusion blanc bouillonné. Quatre nœuds, en ruban étroit, sont placés graduellement sur le bavolet. Il n'y a point de fleurs. Dans l'intérieur, on a posé une touffe d'œillets roses, dits *œillets de poète*. Quel singulier petit conte cette fleur me rappelle. Permettez-moi de vous le dire, cela fera digression. Voici donc, selon la fable, d'où vient le mot *œillet*.

Diane arracha, dit-on, un jour les yeux à un berger qu'elle rencontra en chassant. Le pourquoi de cet acte cruel, on n'en parle pas. Elle ne savait qu'en faire; mais comme par réflexion ils lui parurent fort jolis, elle les dispersa dans les champs. De ces beaux germes sortirent des fleurs charmantes, qui prirent le nom d'*œillets* (petit œil).

Troisième modèle.

Chapeau rose en étoffe cotelée. Le fond est entouré d'une haute blonde, qui passe au-dessus du bavolet et figure une couronne. La calotte est plate et ronde, le milieu est rempli par un feuillage léger. Une guirlande semblable suit le contour de la passe.

Quatrième modèle.

Chapeau de crêpe blanc, avec mélange de gros de Naples vert clair.

La passe est en crêpe blanc et coulissée. Le fond en taffetas vert sans coulisses.

Pour ornement, d'un côté du chapeau, s'épanouissent de gros dahlias vert-pomme. Il y en a aussi sous la passe.

Un cinquième modèle était en crêpe rose, fort élégamment garni de dentelle noire.

Il y avait aussi des chapeaux de paille pour toilette du matin. J'en ai surtout remarqué trois.

Le premier, en fine paille cousue, avait un haut entourage de paille et chenille noire.

Dessus et dessous la passe touffes de pavots ou coquelicots.

Le second se composait entièrement de bandelettes de paille blanche, bordées en taffetas vert. Sa calotte était fuyante et même très plate. Il était orné de ruban vert. Plusieurs bouclettes flottaient sur le bavolet.

C'était un chapeau de jeune fille.

Le troisième, en paille de fantaisie, n'avait qu'un simple ruban vert-pomme large, qui traversait la forme mais en biais, c'est-à-dire prenant son point de départ au bord de la passe à gauche, et rejoignant le bavolet à droite. A chaque bout du ruban se trouve un joli petit chou tout rond, formé de ruban froncé.

Je n'ai pas tout dit sur les chapeaux habillés, et j'ai voulu garder, pour la fin, deux modèles ravissants, dont il me serait impossible de dépeindre la fraîcheur, la grâce, et ce qu'ils ont de vaporeux et d'élégant.

Toujours vraie est ma devise, et croyez bien, mes belles lectrices, que j'y reste fidèle. Or, rien n'est ici exagéré dans mes éloges.

Ces chapeaux, que je ne puis vous décrire que très imparfaitement, sont en tulle uni et blonde blanche. L'un est tout blanc et entièrement bouillonné. L'autre a un fond fuyant, que recouvre une plume-dentelle bleu de ciel et blanché.

Au bord, comme au premier modèle, il y a une blonde renversée; puis une autre, qui se joue sur le tour du cha-

peau en manière de voilette. Mais à chaque dent de celle-ci pend une clochette de perle blanche, qui produit le plus délicieux effet.

Madame *Alphonsine* s'est surpassée elle-même dans la création de ces chapeaux. Les plumes-dentelle composent l'ornement le plus poétique, le plus suave que l'on puisse rêver.

La femme qui portera ce chapeau sera suivie du regard, comme on suivrait la trace d'un sylphe gracieux et insaisissable.

Vous parlerai-je maintenant des bonnets de madame *Alphonsine*? Oui, sans doute, mais l'espace va me manquer pour tout dire.

Voici une coiffure *Marie-Stuart*. Le fond est en taffetas rose, la garniture en dentelle noire. Une foule de choux de petit ruban *tom-pouce*, sont coquettement jetés çà et là; c'est un vrai bijou de séduction. Une belle dame l'a essayé devant moi, et se le faisait envoyer pour mettre chez elle, dans une de ses brillantes soirées. Madame *Alphonsine* sera forcée de recommencer plus de cent fois ce modèle.

Plusieurs autres bonnets charmants, placés à côté de celui-là, mériteraient bien aussi une description, mais ce sera pour la fois prochaine. Je dois parler un peu des

robes, et d'abord je vous recommande particulièrement, pour le suprême bon goût et la grâce, la maison de madame *Judenne*. J'y ai vu une foule de toilettes délicieuses, et il m'arrivera souvent d'y prendre des indications et des modèles pour vous les transmettre ensuite.

Voici quelques détails sur une fort jolie robe, faite, pour une de nos grandes élégantes, chez madame *Judenne*.

Cette robe est en moire antique bleue. Corsage basquine orné de grelots mélangés de jais noirs. Une dentelle noire forme bretelles devant et derrière.

Sur chacun des lés de la jupe, il y a un riche encadrement de dentelle noire très haute. Entre cet encadrement, on a posé des rangées de grelots.

Les manches sont composées d'une pointe renversée, à laquelle est attaché un haut volant en biais formant bien l'éventail du bas. Une dentelle flottait sur le volant.

On parle toujours d'adopter les doubles jupes pour robes de ville.

On conservera les volants.

Je ne puis encore rien vous dire de plus neuf. Attendre c'est espérer, et l'espérance est douce, attendons!

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 492.

TOILETTE DE VILLE. — Jeune femme. Chapeau en taffetas et velours impérial mauve de deux tons, orné de plumes des deux tons.

La passe se compose de trois biais en taffetas mauve des deux tons : c'est-à-dire un biais mauve clair au bord, un foncé au milieu, et le troisième clair.

Le bandeau est en velours impérial mauve foncé. Le fond en biais, de taffetas et de velours de deux tons formant des ronds.

Le bavot, en velours mauve foncé, est terminé par trois biais comme à la passe. Une plume de deux tons part de la passe et coquille sur le côté.

Sous la passe en bandeaux, des touffes de violettes des deux tons avec un petit feuillage. Brides en 22, une foncée, l'autre claire. Le ruban foncé a un bord clair, celui clair a un bord foncé.

Robe en taffetas mauve foncé ornée d'effilés noirs.

Corsage montant à taille ronde. Le devant du corsage est couvert, de chaque côté, par trois coulissés légèrement froncés en travers, et séparés seulement par la couture qui forme coulisse. Le coulissé des côtés est plus large que ceux du milieu, et se termine par deux petits effilés noirs qui retombent en tout petit jockey sur le bout de la manche.

Les deux coulissés du devant sont très peu bouffants, ils s'arrêtent à la couture d'épaule. Le coulissé du côté se continue seul dans le dos en bretelle.

Sur la jupe, il y a de chaque côté une pente composée de deux coulissés un peu plus bouffants que sur le corsage, les deux côtés sont garnis d'un effilé.

La manche longue est large du haut en bas, et depuis l'entournure jusqu'au poignet, qui est ajusté, elle est coulissée par côtes larges de 4 centimètres dans toute la longueur.

Chapeau en crêpe rose, orné de blondes et de rubans de taffetas.

Sous la passe, ruche en blonde très légère. D'un côté une série de nœuds de rubans n° 12, de l'autre une touffe de boutons de roses et de mugnets.

Passe unie, bord évasé; tête fuyante et se terminant tout à fait tombante sur le bavot. Sur cette partie, partant du pied de la passe, il y a des traverses en ruban qui viennent se réunir derrière et former une grappe de petites coques retombant à moitié du bavot. Sur la passe il y a une ruche très légère, d'où part une blonde très légère qui se rejette sur le chapeau et se continue sur le bavot pour remonter de l'autre côté.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Robe en taffetas café au lait foncé, ornée de galons de soie couleur sur couleur.

La basquine, montante et ajustée, se termine par une basque très ample, longue de 25 centimètres.

La manche se compose de deux parties; celle du haut, qui forme la cloche, est ronde et sans ampleur; celle de dessous forme le volant.

La garniture se compose de deux espèces de bretelles, qui se croisent devant et se continuent en deux pans qui retombent de 10 à 12 centimètres plus longs que la basque.

Ces bretelles forment le revers et sont un peu froncées sur l'épaule. Elles sont croisées derrière comme devant, seulement elles croisent plus bas, tout à fait au bas de la taille.

Un galon est cousu à plat sur les bords.

Le devant de la basque boutonne droit.

La jupe est garnie d'un volant de 75 centimètres, surmonté d'une petite tête froncée.

Col en dentelle. Petit ruban de velours noir noué.

Manches bouffantes en mousseline, un poignet en dentelle.



DEUX EXISTENCES.



Il ne rentrait guère que pour maltraiter sa compagne et briser ses meubles déjà boiteux.

M. Renaud, honnête employé, avait deux filles, et, quoiqu'il n'eût d'autres ressources que de modiques appointements, il donnait les plus grands soins à leur éducation. Il comprenait que dans sa situation un bon père ne doit pas se borner à entourer de bien-être la jeunesse de ses enfants, mais qu'il doit encore s'appliquer à leur donner une solide instruction, afin de les mettre à même de se procurer plus tard une existence honorable. Il ne pouvait arriver à ce but qu'en exigeant d'elles un travail assidu.

Malheureusement, madame Renaud, plus faible et moins prévoyante, oubliait trop que ses filles, n'ayant point de fortune, seraient un jour obligées de pourvoir à leur subsistance; malgré les justes observations de son mari, elle était pleine d'indulgence pour leurs défauts, et se montrait plus empressée qu'elles ne l'étaient elles-mêmes à les excuser auprès de leur père quand elles avaient mérité ses remontrances.

Blanche et Berthe étaient jumelles. Quoiqu'elles eussent reçu de la nature les mêmes dispositions, il y eut un bien grande différence dans leurs progrès. Blanche, dont le cœur était excellent, sentit de bonne

heure tout ce qu'elle devait aux bons parents qui, pour embellir l'avenir de leurs enfants, s'imposaient journellement mille privations; stimulée par la reconnaissance et par le désir de les dédommager de leurs sacrifices, elle apporta une si grande attention aux leçons de ses maîtres, elle étudia avec tant d'ardeur, qu'elle fut bientôt citée partout comme un modèle. Elle était en même temps l'honneur de ses professeurs et l'espérance de sa famille; aussi voyait-elle tant de satisfaction se répandre à son aspect sur les traits de ses parents, que, sûre de mériter leur amour et de les combler de joie, elle passait doucement les jours de sa jeunesse et, chaque soir, s'endormait bien heureuse en souriant au lendemain.

Berthe, qui était, comme sa sœur, douce, intelligente et bien élevée, était aussi, au premier abord, une fort intéressante jeune fille; mais elle avait deux défauts qui ternissaient toutes ses qualités. Si, moins faible, elle aurait, avec douleur sans doute, arraché quelques larmes à l'enfant qu'elle aimait, mais elle lui aurait épargné de longues souffrances dans l'avenir; car ces

ES.



sur ses mains à la fois.

ut ce qu'elle devait en la
bellir l'avoir de leur état
ment mille privations; sans
e et par le désir de les bien
s, elle apporta une si grande
e ses maîtres, elle dut
fut bientôt cette pauvre
t en même temps l'honneur
erance de sa famille; son
ion se reporta à son aspect
ents, que, sûre de mériter
de joie, elle passait doucement
esse et, chaque soir, s'occupant
iant au lendemain.
he, qui était, comme sa mère
bien élevée, était une jeune
ressante jeune fille; elle
ussaient toutes ses qualités
ellente mère les eût le bon
rait, avec douleur ses yeux
à l'enfant qu'elle avait
de longues souffrances



LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue Richelieu, 92.

Chapeaux d'Alphonsine, Lingerie de la Maison Colas.

Mars 1857.

défauts, que l'indulgence de la mère ne fit qu'accroître chaque jour, entraînaient sa fille dans le malheur.

Berthe était égoïste et indolente. Que lui importait qu'après s'être donné pour l'instruire mille peines inutiles, ses maîtres fussent mécontents, que son père fût irrité, et qu'elle fût entre lui et sa bonne mère un sujet de discorde, parce que M. Renaud reprochait sans cesse à sa femme une tolérance qui devait être si fatale à sa fille? Celle-ci avait passé tranquillement sa journée dans l'oisiveté, elle ne s'était point fatiguée par une application contraire à ses goûts, c'était tout ce qu'il lui fallait; n'ayant pas à craindre d'être traitée sévèrement, les reproches qu'on lui faisait et le chagrin qu'elle causait à tous ceux qui l'aimaient lui étaient fort indifférents. Elle se serait surtout bien gardée de s'empresser, comme Blanche, d'assister madame Renaud dans les travaux du ménage, et d'épargner au moins à cette bonne mère la peine de la servir; bien loin de là, non contente d'être fort peu soigneuse de ses vêtements et d'obliger par là ses parents à faire pour elle le double des dépenses qu'ils faisaient pour Blanche, elle poussait encore l'exigence jusqu'à déranger sans cesse sa mère pour satisfaire à mille besoins capricieux. La pauvre madame Renaud, qui craignait d'éveiller l'attention de son mari en faisant la moindre observation et d'exciter ainsi son mécontentement à l'égard de sa fille, se taisait toujours, en se promettant de faire plus tard des remontrances qu'elle oubliait, la tendre mère, à la moindre caresse de ses enfants; car, lorsqu'il ne fallait pas pour cela se donner aucune peine, Berthe se montrait aussi affectueuse que sa sœur.

Les années se passèrent, les petites filles devinrent grandes. Toutes deux étaient jolies, et l'active bonté de Blanche faisait passer inaperçus les défauts de Berthe. Prévoyant de bonne grâce tous ses besoins, elle lui épargnait le désagrément de montrer son exigence, et lui évitait l'humiliation de porter les traces de sa négligence. Tant que M. Renaud vécut, tout alla bien; mais nos jeunes personnes n'avaient encore que dix-sept ans lorsqu'elles perdirent ce digne père, et se trouvèrent réduites à pourvoir par leur travail à leur subsistance. Pour Blanche, la chose fut bien facile: elle était apte à tout, et l'intérêt qu'elle inspirait aux personnes qui la connaissaient, la mit à même de choisir entre toutes les professions celle qui lui plairait le plus. Les uns l'engageaient à se faire professeur de musique et lui proposaient des élèves; les autres lui offraient des emplois avantageux dans le commerce; la maîtresse de pension qui l'avait élevée s'empressa de venir lui proposer une place de sous-maîtresse, et comme elle savait tout ce que l'on pouvait attendre d'elle, elle lui offrait des appointements plus forts qu'elle ne les aurait donnés à une autre. Cette dernière position aurait eu la préférence, à cause de l'affection que Blanche avait conservée pour son institutrice; mais le comte de L..., qui avait été le protecteur de M. Renaud, ayant, à l'occasion de sa mort, entendu parler de la brillante instruction et des aimables qualités qui distinguaient Blanche, la proposa à sa fille pour faire l'éducation de ses petits enfants, et vint ensuite la demander à sa mère. Malgré le chagrin que lui causait l'éloignement de Blanche, madame Renaud s'en sépara volontiers pour confier

son sort à l'homme riche et généreux qui avait toujours été le protecteur de sa famille. Blanche se vit donc, à dix-sept ans, gouvernante de deux jeunes comtesses, dont ses leçons et ses exemples firent de petits prodiges. Traitée en enfant gâtée par toute la famille du comte, qui l'aimait en raison des progrès de ses élèves, et qui avait pour elle toute la considération que l'on ne peut refuser à un mérite réel et à de brillantes capacités, elle passa là dix ans, pendant lesquels elle jouit de tout le bien-être qu'elle devait naturellement trouver dans cette maison opulente où elle n'avait pas seulement les privilèges que lui donnait son emploi, mais encore tous ceux que procurent l'estime et l'affection; et elle avait la satisfaction d'offrir chaque année à sa bonne mère les trois quarts de ses appointements.

Lorsque ses services furent inutiles à ses élèves, devenues de grandes demoiselles, toute la famille lui portait un intérêt si vif, que l'on ne put se résoudre à lui laisser quitter la maison sans assurer son sort; et pensant, avec raison, qu'elle avait toutes les qualités qui pouvaient satisfaire en même temps l'orgueil et le cœur d'un honnête homme, on eut l'idée de la doter et de la marier. Parmi les personnes qui venaient au château, il y avait un jeune avocat, M. Arnold, que les affaires de M. le comte de L... y amenaient fréquemment. Ce jeune homme, riche de son patrimoine, plus riche encore du produit d'une fort belle clientèle, possédait assez déjà pour être peu intéressé dans le choix d'une compagne. La distinction de Blanche, ses précieuses et brillantes qualités, l'intérêt presque paternel que lui portait le comte de L..., et les marques d'estime et d'affection dont l'entourait toute la famille, eurent plus de poids à ses yeux que la fortune de toutes les héritières du pays. M. Arnold étant dans ces dispositions que le comte avait devinées, un mariage fut facile à arranger entre lui et la jeune protégée de M. de L...

Blanche, devenue madame Arnold, éprouvait un vif sentiment de bonheur en contemplant l'homme généreux et plein de mérite qui venait de lui assurer une position aussi heureuse que brillante; mais la vive affection qu'elle sentait pour lui ne fermait pas son cœur à la tendresse qu'elle avait eue jusque-là pour sa propre famille, et elle était toute joyeuse de pouvoir assurer à sa mère une douce existence, et de soulager sa sœur des maux sans nombre qu'elle s'était attirés.

Tandis que l'avenir lui sourit au milieu des fêtes charmantes données à l'occasion de son mariage, d'abord au château de L..., où il fut célébré et où monsieur le comte lui fit l'honneur de représenter son père, ensuite dans la famille de son mari où elle fut accueillie de la manière la plus flatteuse, retournons à la pauvre Berthe, que nous reprendrons où nous l'avons laissée, c'est-à-dire à l'époque de la mort de son père. Quoiqu'elle inspirât beaucoup moins d'intérêt que Blanche, tous les amis de madame Renaud travaillèrent à trouver aussi pour Berthe d'honorables moyens d'existence. Elle fut d'abord placée comme sous-maîtresse dans un pensionnat, d'où elle sortit au bout d'un mois, parce qu'on ne lui trouva ni une instruction suffisante, ni cette active et constante sollicitude qui doivent distinguer une personne dont la mission est si délicate. Elle fut ensuite

employée dans le commerce, et pendant deux années ne fit que passer sans cesse d'une maison dans une autre sans jamais convenir nulle part. Tantôt elle était dans un magasin de lingerie, où chaque jour il fallait coudre sans relâche jusqu'à minuit ; pour Berthe, si ennemie du travail, quel supplice incessant ! Encore n'était-ce là que le moindre de ses tourments. Elle travaillait si lentement, de si mauvaise grâce et avec si peu de goût, que la maîtresse de la maison l'humiliait toute la journée par des reproches piquants qui dégénéraient quelquefois en paroles grossières, selon que la personne chez laquelle elle était placée était bien ou mal élevée. Elle était, en outre, le souffre-douleur de toutes ses jeunes compagnes de travail. C'étaient, pour la plupart, de jeunes et joyeuses ouvrières sans éducation, dont le contact était trop pénible à Berthe, pour que sa manière d'être avec elles ne se ressentit pas du dédain un peu hors de saison qu'elle éprouvait pour elles, et dont elles se vengeaient par toutes sortes de mauvaises plaisanteries et de mauvais procédés. Elles l'épargnaient d'autant moins, que la nonchalance et la maladresse de Berthe faisaient retomber sur elles la part de travail qu'elle faisait chaque jour de moins qu'elles. Tantôt elle se croyait sauvée en trouvant le moyen d'entrer dans une maison où l'on ne confectionnait rien et où elle n'aurait qu'à vendre ; mais, là encore, l'insouciance qu'elle mettait à servir les clients lui attirait de leur part des compliments peu flatteurs et des paroles humiliantes de la part de ses patrons, et quand on avait remarqué que les personnes qui avaient affaire à elle s'en allaient presque toujours sans faire aucune acquisition, ou demandaient sans se gêner à être servies par une autre, on lui disait de se pourvoir ailleurs. D'autres fois, elle fut employée à la comptabilité ; mais, comme elle ne faisait rien avec application, tantôt elle comptait mal, tantôt elle oubliait d'écrire ; tous les jours coupable d'erreur ou de négligence, elle était bientôt congédiée.

En réalité elle ne manquait pas d'intelligence, mais seulement de bonne volonté, quoique sa manière d'agir dût faire supposer qu'elle était dépourvue de tout amour-propre, et elle souffrait intérieurement de voir qu'elle était considérée partout comme une incapable. La maison où Berthe resta le plus longtemps fut celle d'une mercière, qui n'était pas plus contente d'elle que les autres, mais qui, gagnant peu dans son petit commerce, prenait en considération le peu d'argent qu'elle lui coûtait ; car, ne trouvant plus à se placer pour un prix convenable, la pauvre Berthe avait fini par être trop heureuse d'accepter un salaire si minime, qu'il n'aurait convenu à personne et qu'elle-même aurait été humiliée de l'avouer. Là, elle voyait presque tous les jours le neveu de la mercière, jeune homme bien élevé et qui, à peine âgé de vingt-cinq ans, occupait déjà un emploi très lucratif. Comme Berthe avait un extérieur distingué et ce ton de bonne compagnie que les relations fort mêlées qu'elle avait eues depuis la mort de son père n'avaient pu lui faire perdre, nos jeunes gens ne se virent pas longtemps sans éprouver l'un pour l'autre un très vif penchant. La pauvre Berthe surtout s'attacha d'autant plus fortement à Félix, qu'il lui semblait être sa seule ancre de salut. Épouser Félix, c'était non-seulement la réalisation de son doux rêve de jeune fille, mais encore c'était retrouver le bien-

être, la considération, la position sociale qu'elle avait perdue. Quant au jeune homme, ses réflexions combattaient bien l'entraînement qui le poussait vers Berthe ; mais, généreux par caractère et ayant eu de tout temps une grande estime pour la famille de la jeune fille, qu'il avait connue dès son enfance, il s'abandonnait au sentiment tout dévoué qu'il éprouvait pour elle. Il l'aurait infailliblement épousée, si tous ses parents, qui avaient déjà tant de répugnance à lui voir faire un mariage si désavantageux du côté de la fortune, ne lui eussent pas répété sans cesse qu'épouser une femme sans ordre, sans courage, sans autre souci que de s'épargner toute espèce de peine, c'était, quand on ne se trouvait pas dans l'aisance, se condamner volontairement à la misère, à la malpropreté, aux privations de toutes sortes, à la discorde journalière, et à tous les chagrins qui font un enfer d'un pauvre et mauvais ménage, tandis qu'une femme active, soigneuse, économe, dévouée, trouve le moyen de répandre autour d'elle le bonheur et l'aisance, si modestes que soient ses ressources. On eut de la peine à arracher Félix au charme qui l'enchaînait d'autant plus à Berthe, que le chagrin qu'elle témoignait à son moindre refroidissement le touchait vivement.

Cependant on finit par obtenir de sa raison un sacrifice qui coûtait à son cœur, mais qui le sauvait d'une existence qui n'eût été pour lui qu'un long et douloureux regret ; car il avait été bien doucement élevé par une bonne et digne mère, qui avait compris que la mission de la femme est d'être le bonheur et la providence de la famille. Quel ne fut pas le chagrin de Berthe, quand il lui fallut se résigner à perdre Félix et toutes les espérances de bien-être qu'elle avait fondées sur lui ! Le cœur brisé, elle envisageait cet avenir sans espoir, sans repos et sans joies, cette vie pleine de souffrances et d'humiliations où, ballottée de maison en maison, elle était condamnée à manger toujours le pain des autres et à n'avoir que la dernière place au feu ; elle aurait voulu mourir, tant l'existence lui semblait amère ! Enfin, n'ayant plus qu'un désir : être chez elle, à son foyer, y manger librement sans craindre que l'on comptât ses morceaux et qu'on lui reprochât intérieurement de ne les pas gagner, réprimant son orgueil si fort, qu'il répugnât à une alliance qui lui faisait descendre encore quelques degrés de l'échelle sociale, et sa délicatesse qui répugnait encore davantage au contact d'un homme sans éducation et sans savoir-vivre, elle accueillit les avances d'un jeune ébéniste d'une conduite assez irrégulière et qui, ayant l'habitude de vivre au jour le jour, ne se préoccupait pas le moins du monde des qualités morales ou des défauts de Berthe.

Tout glorieux d'avoir fait la conquête d'une demoiselle de bonne famille, il ne vit en elle qu'une femme gracieuse et jolie, qui lui ferait honneur quand il l'aurait à son bras à la promenade, et il s'empressa de conclure un mariage dont il était d'avance tout fier, en comparant sa future aux femmes sans éducation qu'avaient ses camarades. Mais, lorsque les premiers moments furent passés et que, grâce à l'habitude, il fut devenu moins sensible à la beauté de Berthe, il ne vit plus en elle qu'une femme indolente et sans économie, qui lui rendait son intérieur insupportable, parce qu'il n'y trouvait jamais que le désordre et le plus complet dénûment.

être, la considération, la pitié
perdue. Quant on peut même
taient bien l'extrême de la
mais, généreux par caractère et
une grande estime pour la
qu'il avait eue de son côté
ou sentiment tout dévoué qui
l'aurait infailliblement épousé
avaient déjà tout le respect
mariage si désavantageux de
eussent pas répété sans cesse
sans ordre, sans coupes, de
épargner toute espèce de
ne se trouver pas dans l'extrême
tairement à la misère, à la
de toutes sortes, à la disette
chagrins qui font un enfer à
nage, tandis qu'une femme
dévouée, trouve le moyen de
bonheur et l'aisance, à rendre
sœurs. On est de la part
qui l'enchaînait d'un joug
qu'elle trouvant à son
touchant vivement.

Cependant on lui per
sacrifice qui coûtait à son
d'une existence qui n'était
douloureux regret, car il
élévé par une bonne et
que la mission de la femme
providence de la famille. *Berthe*
de *Berthe*, quand il lui
Félix et toutes les espé
solides sur lui! Le cœur
venir sans espoir, sans
pleine de souffrances d'
de maison en maison, de
toujours le pain des autres
place au lieu; elle avait
lui semblait amer! Loin
être cher elle, à son
craindre que l'on com
reprochât intérieurement
son orgueil si l'on
qui lui faisait des
échelle sociale, et si
avantage au com
sans savoir-rien, elle
bénéfice d'une com
habitude de vivre au
as le moins du monde
défauts de *Berthe*.

Tout glorieux d'avoir
elle de bonne famille, il
tracienne et jadis, qui
aurait à son bras à la
conclure un mariage
comparat sa future
n'avaient ses com
ments furent passés et
devenue moins sensible
plus en elle qu'une
me, qui lui rendait
orce qu'il n'y avait
complet dévouement.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

Coiffes de M^{me} Julienne — Modes de M^{me} Piclorain — Fleurs de Tilman pour de S. M. l'Impératrice
et de M. la Princesse d'Angoulême — Poupées et de M. de Audover (à la Ville de Lyon) — Corsets de M^{me}
Hippolyte pour de S. l'Impératrice — Nouveaux de Chapron — Parfums de Légrand pour de S.
M. l'Empereur et des Cours étrangères — Cuviers de la Maison de Commerce Lassalle & C^{ie}

at Stationers' Hall. LONDON at the Monitor Office 13 Great Street Soho. NEW YORK Paris St^l General Agents. MADRID P. J. de la Vies

Berthe eut plusieurs enfants, qui faisaient peine à voir, tant ils étaient mal soignés, chétifs, souffreteux. A mesure que la famille s'accroissait, la misère de ce pauvre ménage devenait toujours plus affreuse, et les dons affectueux de Blanche, ainsi que ceux de la bonne madame Renaud, qui allait jusqu'à se priver du nécessaire pour secourir sa fille, passaient si vite dans ce gouffre sans fond, qu'ils n'y amenaient guère qu'un jour de bien-être de temps en temps, car Berthe, malgré les leçons de l'expérience, était incapable de rien mettre à profit. Fatigué d'un ménage où il ne voyait que misère, souffrance et larmes, où il n'entendait que les plaintes d'une femme pour laquelle il n'avait ni estime ni affection, Jules s'éloigna peu à peu de la maison et n'y rentra bientôt plus que pour maltraiter sa compagne et briser ses meubles déjà boiteux. C'était vraiment pitié de voir cette pauvre jeune femme, naguère si jolie, si gracieuse encore dans son attitude nonchalante, devenue maintenant d'une maigreur si extrême, qu'on ne pouvait la regarder sans se sentir affligé du malheur dont tous ses traits portaient l'empreinte. Rien n'avait pu lui ôter ses manières distinguées, sa douceur, l'attitude habituelle de son corps qui conservait un cachet de bon ton sous les haillons qui le couvraient; et ses voisines se disaient quelquefois : « Cette femme-là n'a pas été élevée comme nous. » Car Berthe, qui ne pouvait plus se loger que sous les toits, était entourée de gens si communs, que leur voisinage et leurs bavardages, auxquels elle ne pouvait se soustraire, étaient pour elle un supplice de plus. Combien elle souffrait surtout de la grossièreté de son mari, de ses habitudes communes, de son inconduite et de ses mauvais traitements ! Quant aux mauvais traitements, elle aurait pu les éviter : Jules Leroux n'était pas méchant; il n'était que mal élevé, enclin aux divertissements de mauvais goût qui abrutissent le peuple, et poussé à bout par la paresse de sa femme, que toute la douceur de son caractère ne rachetait point à ses yeux, parce que l'activité est la première vertu, ou du moins la plus essentielle aux yeux de ceux qui ont besoin de gagner péniblement leur vie et celle de leurs enfants.

Lorsque, après son mariage, Blanche vint à Paris avec son mari pour le présenter à sa mère et à sa sœur, qu'elle n'avait pas vues depuis dix ans, elle s'attendait bien à les trouver dans une situation fort modeste, puisque sa mère n'avait d'autre revenu que ce qu'elle lui envoyait chaque année, et que sa sœur, chargée d'enfants, était mariée à un ouvrier; mais elle ne savait pas que son beau-frère et sa sœur s'étaient tous deux conduits de manière à n'avoir à lui offrir que le spectacle de la plus profonde misère et du malheur le plus déchirant. Elle fut en même temps atterrée et bien humiliée, quand elle entra avec son mari dans ce taudis dont son imagination même n'aurait pu lui donner l'idée, si elle eût été prévenue d'avance de l'état dans lequel elle trouverait Berthe. Néanmoins, son cœur aimant et bon ne se souleva point de dégoût devant une sœur, et, s'efforçant de vaincre le sentiment d'amour-propre qui la faisait rougir de sa famille devant M. Arnold, elle ouvrit ses bras à Berthe, qu'elle serra avec effusion, et la présenta en pleurant à son mari, en le suppliant de ne pas dédaigner la misère de cette sœur chérie, et d'être assez bon pour lui permettre de l'aider à reprendre

une position qui ne fût point pour lui une honte. M. Arnold avait un cœur trop généreux et il aimait trop sa femme, pour ne pas consentir à améliorer, autant que possible, la position de ses parents. N'imaginant pas qu'un père de famille et une femme élevée comme l'avait été Berthe pourraient manquer de raison au point de rendre complètement inutiles, par leur négligence, les sacrifices qu'il ferait pour eux, il prêta à Jules Leroux une somme suffisante pour s'établir honorablement; seulement, comme il ne trouva en lui qu'un homme mal élevé qu'il ne pouvait, sans en être humilié, avouer pour son beau-frère, il fit comprendre à Blanche qu'il lui était impossible de le recevoir chez lui et que leurs relations se borneraient à celles qui étaient inévitables entre le bienfaiteur et l'obligé. Il ajouta que, quant à elle, elle correspondrait librement avec sa sœur, qu'elle pourrait même aller la voir quand elle en aurait le désir, parce qu'il comptait assez sur le savoir-vivre de Berthe, pour supposer que celle-ci comprendrait d'elle-même qu'elle ne devait pas aller où son mari n'était pas admis.

Blanche se sentit un peu blessée; mais elle n'osa faire aucune observation, pensant bien que son mari, qui avait tout fait pour elle, ne pouvait se condamner à rougir des parents de sa femme devant toute sa province; et, comme il la dédommagea de ce chagrin en témoignant à sa digne mère, qu'il emmena pour demeurer avec eux, toute l'estime et le respect qu'elle méritait, elle fut forcée de s'avouer que M. Arnold avait raison et qu'en agissant ainsi il lui épargnait à elle-même bien des désagréments.

En moins de deux ans, tout l'argent prêté à Jules Leroux fut dissipé, et le malheureux couple retomba dans une détresse qui ne différait de la première que parce que les bienfaits continuels de Blanche leur épargnaient au moins de trop pressants besoins. N'espérant plus pouvoir les arracher à la misère, Blanche les y abandonna, afin que ses sacrifices fussent profitables au moins à leurs enfants. Après s'être chargée de tous ces petits malheureux, qu'elle plaça dans différentes pensions, elle les fit élever de manière qu'ils pussent plus tard tirer parti de leur instruction pour se créer une existence convenable. Plus heureuse avec ses neveux et ses nièces qu'elle ne l'avait été avec sa sœur, elle eut la satisfaction de les voir répondre à ses bienfaits par de rapides progrès et une profonde reconnaissance. Quand ils furent en âge, elle les établit tous et les vit prospérer. Le malheur et les souffrances de leur enfance leur avaient profité; et, comme les reproches incessants de leur père et les plaintes de leur mère leur avaient assez appris que c'était à la paresse de l'une et à l'inconduite de l'autre qu'ils devaient tous les maux qu'ils avaient fait de leur enfance une continue torture, ils se gardèrent bien de contracter des habitudes qui pouvaient les jeter dans un abîme semblable.

Plus tard, Berthe perdit son mari: ce ne fut pas un grand malheur; mais l'affection qu'elle espérait trouver dans ses enfants ne fut guère pour elle qu'une illusion qu'elle perdit aussitôt qu'elle vécut auprès d'eux. Ils la traitèrent toujours avec tous les égards dus à l'auteur de leurs jours, et satisfirent largement à tous ses besoins; mais ne pouvant oublier que, s'ils lui devaient l'existence, ils avaient dû aussi à son égoïste négligence toutes les douleurs de leur vie, leur

cœur restait froid près d'elle ; et, sans avoir le droit de s'en plaindre, elle sentait avec amertume qu'elle devait leurs égards au sentiment du devoir et des convenances, bien plus qu'à leur tendresse. Quoiqu'elle ne manquât plus de rien, sa vieillesse fut donc triste et déshéritée de toute affection. L'amitié de Blanche seule lui restait ; mais, comme elle ne pouvait voir sans envie le respect et l'amour dont son mari et ses enfants l'entouraient, elle s'était elle-même éloignée de sa sœur, qui avait été la chercher avec tant d'empressement, aussitôt que Jules Leroux n'avait plus été un obstacle à leur réunion. C'est que Blanche avait été constamment une épouse si aimante et si

attentive, une mère si tendre, si dévouée, si intelligente dans la direction de ses enfants, qu'elle avait rendus aussi parfaits qu'elle-même, une maîtresse de maison si active et si bienveillante, qu'elle ne pouvait manquer d'être révérée comme doit l'être la douce et sainte femme qui voue sa vie entière au bonheur de tout ce qui l'entoure. Aussi était-elle adorée dans sa maison, et si honorée dans toute la ville, que c'était un titre à l'estime que d'être reçu chez elle.

« *Souvent on accuse le sort, et l'on se fait soi-même son destin.* »

Madame ADELE CLÉRET.

LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI.

Une des plus célèbres découvertes géographiques du XVIII^e siècle dans le nouveau monde est sans contredit celle du grand fleuve du Meschisipi ou Mississipi, qui décharge ses eaux dans le golfe du Mexique, et de l'immense contrée de l'Amérique septentrionale, située entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale. C'est à un Belge qu'on est surtout redevable de cette découverte.

Louis Hennepin naquit à Ath en 1640, et malheureusement, comme beaucoup d'hommes de génie, il alla mourir loin de son pays natal. Il finit sa vie en Hollande, probablement à Utrecht, au commencement du XVIII^e siècle.

Entré jeune dans l'ordre des récollets, il fut d'abord attaché au service des hôpitaux et des ambulances militaires, où il se signala par sa charité, son énergie et ses connaissances chirurgicales. — Dévoré du désir de voir les pays lointains, dont la description avait excité son ardente imagination, il obtint d'être envoyé au Canada en qualité de missionnaire. Il s'embarqua à la Rochelle pour cette destination, et arriva à Québec en 1675. Il alla fixer sa résidence au fort de Fontenac, où il fit la connaissance de Robert de la Salle, de Rouen, qui lui disputa dans la suite la priorité de la découverte du Mississipi. — Les heures de loisir dont il pouvait disposer dans ce séjour, Hennepin les consacrait toutes à la lecture des voyages nombreux entrepris dans l'Amérique depuis Christophe Colomb, et chaque jour il formait des projets d'explorations nouvelles avec la Salle, qui partageait ses goûts aventureux. Les connaissances variées en géographie qu'il puisa dans ces divers voyages lui suggérèrent l'idée qu'en pénétrant par l'Ohio jusqu'à la mer, il pourrait atteindre le cap des Florides.

De nombreux travaux apostoliques empêchèrent quelque temps Hennepin de réaliser ses plans ; mais bientôt se présenta une occasion favorable de tenter ce voyage.

Le roi de France avait autorisé Robert de la Salle à entreprendre des découvertes dans cette partie du nouveau monde, et lui avait fourni les moyens d'aller à la recherche de pays nouveaux.

Hennepin obtint de ses supérieurs religieux la permission d'accompagner ce voyageur, à qui il servit en quelque sorte de guide.

Ils partirent ensemble du fort de Fontenac ou Cata-

rocouy le 18 novembre 1678, passèrent une partie de l'hiver près de Vingara, voyagèrent par les lacs Huron, Ontario, Érié et d'autres tout aussi considérables, et atteignirent la rivière des Illinois, sur les bords de laquelle ils firent bâtir le fort de Crève-cœur.

Arrivé à cette partie du voyage, soit qu'il craignit de continuer ses dangereuses explorations en personne, soit tout autre motif, la Salle prétextait la nécessité de retourner au fort de Fontenac pour y chercher du renfort et des munitions, et fit tant par ses menaces et ses prières, qu'il déterminait Hennepin à aller seul à la recherche du Mississipi, espérant toujours, malgré son absence, recueillir la gloire de cette découverte, comme y ayant contribué en qualité de chef de l'expédition. Mais, en dépit des détracteurs de Hennepin, ses relations, empreintes d'un si haut caractère de vérité, prouvent qu'il eut non-seulement la première idée de cette découverte, mais qu'il eut seul l'honneur de voir ses efforts couronnés de succès.

Quoique souffrant depuis plus d'un an, il partit du fort de Crève-cœur le 2^o février 1680, ayant pour toute compagnie deux intrépides Français qui montaient avec lui le canot d'écorce que lui avait donné la Salle. Se confiant à Dieu et à leur courage, ils descendirent la rivière des Illinois. — Arrivés le 7 mars à deux lieues de son embouchure, ils rencontrèrent une tribu, composée de deux cents familles, qui voulut les conduire à leur village, situé à l'ouest du fleuve Mississipi. — Mais, comme leurs vaisseaux étaient fort lourds, ces sauvages ne purent gagner de vitesse le canot d'Hennepin, qui avait grand'peur d'être pillé. — L'embouchure de la rivière des Illinois est à cinquante lieues du fort de Crève-cœur, environ à cent trente lieues du golfe de Mexique.

« Nous continuâmes notre route en traversant et en sondant de tous côtés le fleuve de Meschisipi pour voir s'il était navigable. — Ce grand fleuve Meschisipi va au sud-sud-ouest et vient du nord et du nord-ouest. Il coule entre deux chaînes de montagnes, assez petites en cet endroit, qui serpentent comme ce fleuve. — Il a presque partout une demi-lieue de large. Il est divisé par quantité d'îles couvertes d'arbres entrelacés de tant de vignes qu'on a de la peine à y passer. — J'étais sûr, d'une manière à n'en pas douter, que, si je descendais au bas du fleuve Meschisipi, le succès de la Salle ne manque-

» rait pas de me décrier dans l'esprit de mes supérieurs, parce que je quittais la route du nord que je devais suivre selon sa prière et selon le projet que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voyais à la veille de mourir de faim et de ne savoir que devenir, parce que ces deux hommes qui m'accompagnaient me menaçaient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, et d'emmener le canot avec tout ce qui était dedans, si je les empêchais de descendre vers les nations qui habitent au bord de ce fleuve.

» Me voyant dans cet embarras, je crus que je ne devais pas hésiter sur le parti que j'avais à prendre, et que je devais préférer ma propre conservation à la passion violente qu'avait le sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cette découverte.

Nous avons cité en entier ce passage de la relation d'Hennepin, pour faire voir quelle part considérable il prit à la découverte du Mississippi.

Il poursuit ainsi :

« Ce fut le 8 mars de l'an 1680 que nous nous embarquâmes dans notre canot, après avoir fait nos prières ordinaires... Les glaçons qui descendaient sur le fleuve en cet endroit, nous incommodaient beaucoup, parce que notre canot d'écorce n'y pouvait résister. Cependant nous gagnions toujours quelque distance commode pour nous échapper entre les glaçons. »

Après avoir fait six lieues de chemin, ils arrivèrent à une rivière qui se déchargeait dans le Mississippi, et qui était presque aussi grosse que ce fleuve. — La nuit ils relâchaient dans de petites îles, et pendant le jour ils s'aventuraient quelquefois sur le rivage, pour poursuivre le gibier du pays. — Des sauvages qu'ils rencontrèrent sur la route les engagèrent à descendre et leur firent bon accueil, dans les villages qui étaient échelonnés de distance en distance sur les rives du fleuve.

« Je ne fais pas profession d'être mathématicien ; cependant j'avais appris à prendre les hauteurs par le moyen de l'astrolabe. M. de la Salle n'avait eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, parce qu'il voulait se réserver l'honneur de toutes choses. Nous avons cependant

» connu, depuis, que ce fleuve Meschasiipi tombe dans le golfe de Mexique entre le 27° et le 28° degré de latitude, et, comme on le croit, dans l'endroit où toutes les cartes marquent le *Rio Escondido*, qui veut dire rivière cachée. — Cette embouchure du Meschasiipi est éloignée d'environ 30 lieues de Rio-Brano, de 60 lieues de Palmas, de 80 ou 100 lieues de Rio de Panuco sur la côte la plus prochaine des habitations des Espagnols. — Pendant toute notre

» route, depuis l'embouchure de la rivière des Illinois qui entre dans le Meschasiipi, nous avons presque toujours navigué au sud et au sud-ouest jusqu'à la mer. Ce fleuve serpente en plusieurs endroits, et il est presque partout d'une lieue de largeur. Il est fort profond et n'a pas de sable. Rien n'en empêche la navigation, et les navires, même les plus considérables, peuvent y entrer sans peine. On estime que ce fleuve a plus de 800 lieues d'étendue dans les terres, depuis sa source jusqu'à la mer, en y comprenant les détours qu'il fait en serpentant. Son embouchure est à plus de 340 lieues de la rivière des Illinois. »

Arrivés au terme de leur voyage, Hennepin et ses deux compagnons construisi-

rent une croix grossière de 12 pieds de hauteur, qu'ils enfoncèrent dans le sol et à laquelle ils attachèrent une lettre contenant leurs noms et un récit de leur découverte. Puis ils se mirent à genoux et chantèrent l'hymne *Vexilla regis*. Ils ne rencontrèrent pas un être vivant à l'embouchure du fleuve, de sorte qu'ils ne purent s'assurer si les bords de cette mer étaient habités.

Le 1^{er} avril, Hennepin, qui n'avait pu engager ses compagnons à s'aventurer plus loin, rebroussa chemin et remonta le cours du Mississippi. Il revint enfin au fort de Fontenac dans le courant de 1682, non sans exciter un profond étonnement parmi ceux à qui il raconta ses aventures et fit part de ses importantes découvertes. Il partit aussitôt pour Montréal, où résidait le comte de Fontenac, vice-roi du Canada, qui le reçut avec toutes les marques de tendresse et d'intérêt possibles ; car il avait cru qu'Hennepin avait péri depuis plus de deux ans par les mains des sauvages.



Découverte du Mississippi par le P. Hennepin d'Ath.

CATALINA DE ERANSO ⁽¹⁾.

Voilà une des histoires les plus étranges du monde, histoire que les femmes fortes qui demandent à faire partie de la garde nationale et à jouir de tous les droits civiques peuvent signaler à leurs détracteurs, car elle prouve que leur sexe, au besoin, a toute la valeur, toute la désinvolture, toute la rodomontade du sexe à moustaches, en conservant néanmoins les trésors de la vertu la plus pure. Si la conduite de dona Catalina de Eranso a bien eu quelque rapport avec celle de Gil Blas, et même avec celle de Lazarille de Tormes, cette créature singulière a du moins gardé, au milieu des compagnies les moins réservées, toute sa candeur d'honnête fille. C'est à ce point de vue surtout que nous recommandons son exemple aux viragos de notre époque. On n'avait pas encore songé de son temps à proclamer l'émancipation des femmes, mais les faits isolés ont toujours précédé toute science. La théorie n'était pas encore formulée, mais la pratique avait pris les devants. Les systèmes n'arrivent jamais qu'après coup.

C'est l'héroïne elle-même qui nous a laissé son histoire. Depuis César, les héros ont toujours aimé à se raconter eux-mêmes; ceux de nos jours l'imitent en ce point. Les réclames sont presque toujours fournies aux journaux par ceux dont elles font l'éloge.

Dona Catalina de Eranso naquit en 1585 dans la ville de Saint-Sébastien de Guipuzcoa. Elle était fille du capitaine don Miguel de Eranso et de dona Maria Perez de Galarraga y Arce, bourgeois de la ville. Ses parents, qui avaient déjà des filles et des fils, la mirent, dès l'âge de quatre ans, au couvent des dominicains de Saint-Sébastien-le-Vieux, dont sa tante Ursula de Unza y Sarasti était prieure, et où elle fut élevée jusqu'à l'âge de quinze ans, époque à laquelle on s'occupait de sa profession. Voilà qui est bien établi. Dona Catalina eut une dispute avec une sœur professe, et l'idée de quitter le couvent lui vint. Une nuit qu'on chantait matines, la veille de la Saint-Joseph, sa tante (il y a toujours des circonstances comme cela), sa tante, agenouillée au chœur, l'envoya chercher son bréviaire, qu'elle avait oublié. Elle lui donna la clef de sa cellule. La petite Catalina, non loin du bréviaire, avisa toutes les autres clefs du couvent, et (si l'on nous permet ce jeu de mots) elle y vit tout de suite la clef des champs. D'un caractère résolu, elle n'hésita pas, elle prit une aiguille, du fil, un dé à coudre et des ciseaux, précaution qui n'était pas inutile, comme on va le voir, et sans oublier quelques pièces de monnaie, sortit de la cellule pour porter le bréviaire à sa tante, à laquelle elle demanda la permission de s'aller coucher, sous prétexte de migraine. La bonne tante ajouta foi au récit, et dona Catalina ouvrant et refermant toutes les portes du monastère, gagna un bois de châtaigniers voisin, où elle vécut cachée pendant trois jours, vivant de châtaignes comme les écureuils, et aussi satisfaite qu'un de ces petits animaux échappé de sa cage tournante. A quoi s'occupait-elle ?

à modifier son costume au moyen de son aiguille, de son fil, de son dé et de ses ciseaux. D'une basquine de drap bleu elle fit des hauts-de-chausses, d'un jupon de dessous en laine verte un pourpoint et des guêtres. Pour ce qui est de l'habit, elle le jeta, n'en pouvant rien faire, et coupant ses cheveux, qu'elle jeta aussi sans plus de façons, elle partit d'un pied léger pour Vittoria, ville située à vingt lieues de Saint-Sébastien.

On se doute bien que la voyageuse arriva mourante de fatigue à Vittoria. Les quelques pièces de monnaie qu'elle s'était appropriées, comme avancement d'hoirie sans doute, sur l'héritage de sa tante Ursula de Unza y Sarasti, l'aiderent à exister, jusqu'à ce qu'elle trouvât à entrer, comme garçon, au service du docteur Francisco de Cerralta, professeur de belles-lettres, dont la femme était cousine germaine de sa mère, ce qu'elle ignorait. Le docteur l'habilla convenablement; elle savait un peu le latin, et le docteur ne se tint pas de joie quand il apprit que son domestique pouvait décliner *rosa*, *la rose*. Il voulut pousser ce jeune homme bien appris et d'assez bon air dans la connaissance de la langue d'Horace et de Cicéron; mais dona Catalina n'avait aucun penchant pour le paisible exercice des facultés intellectuelles. Le latin, autre que celui du bréviaire de sa tante, lui fit peur, et, d'accord avec un muletier de Vittoria, elle partit de chez le docteur sans lui dire adieu, mais non sans serrer dans sa bourse quelques nouvelles pièces de monnaie égarées, licence qu'autorisait sans doute à ses yeux la parenté de dona de Cerralta avec sa mère.

Où allait-elle? à Valladolid: le muletier l'y conduisit pour douze réaux. Là elle entra comme page chez don Juan de Idiaquez, secrétaire du roi, qui la fit vêtir. Elle se donna le nom de Francisco Loyola, nom d'un heureux augure pour les capitulations de conscience; elle y passa sept mois, et ce fut le plus beau temps de sa vie. On aura remarqué que jusqu'à ce moment les souvenirs de famille n'exerçaient pas une grande puissance sur la jeune Catalina. Ils furent réveillés par une rencontre bizarre. Un soir qu'elle était dans l'antichambre de don Juan de Idiaquez avec un autre page, cousin éloigné, un visiteur se présenta et demanda à voir le secrétaire. Au son d'une voix bien connue, elle tressaillit. Le visiteur était son père; l'autre page se hâta d'aller savoir si don Juan Idiaquez était visible, et elle resta en tête à tête avec l'auteur de ses jours. Elle garda le silence, déroba le mieux qu'elle put ses traits, et son père ne la reconnut pas. Il entra dans le cabinet de don Juan. Elle écouta la conversation, dont sa fuite était le sujet, et, au lieu de se précipiter dans les bras de son père qui la cherchait, monta dans sa chambre, fit son bagage, prit huit doublons à son camarade (il était son cousin), et s'en alla trouver un muletier qui partait pour Bilbao, car elle affectionnait la compagnie des muletiers.

A Bilbao, il y avait des gamins, il y en a probablement encore; ceux de l'année 1601 étaient turbulents et goguenards comme de petits démons; ils cherchèrent noise au jeune page, qui n'était pas endurant.

(1) Extrait du *Portefeuille d'un journaliste*, 4 vol. par Hippolyte Lucas, Pagnerre, éditeur. Prix: 3 fr. 50.

Partout où il y a des gamins il y a des pierres, et le combat s'engagea. Ce fut la première mêlée où dona Catalina déploya sa vaillance; elle y fit ses premières armes avec une adresse et une vigueur dont le corrégidor aurait dû lui savoir gré, en prévoyant ses exploits futurs, mais l'aveugle justice (tels sont les commentements des grandes destinées) la mit en prison pour un mois, sur la plainte d'habitants de Bilbao dont les progénitures se trouvaient un peu trop fracassées par les projectiles de la belliqueuse héroïne, projectiles lancés d'une main sûre. Elle lut, pour se consoler, quelques chants de l'Arioste dans sa prison. Quelle différence de temps! comme les Morphise et les Bradamante étaient mieux reçues dans les villes!

Dona Catalina, irritée contre Bilbao, quitta cette ville inhospitalière et passa à Estella, en Navarre, grâce au secours d'un autre muletier, tant la courtoisie chevaleresque était descendue chez les muletiers, qui, moyennant quelques réaux, la transportaient au gré de ses désirs. A Estella, elle devint page de don Carlos de Arellano, et passa deux ans dans la maison, fort bien traitée, fort bien vêtue, et sans exciter le moindre soupçon. Elle eut la fantaisie, au bout de ce temps, de retourner à Saint-Sébastien. Toute fière de ses beaux habits, elle se promena dans sa ville natale, et suivit sa mère à la messe, à son ancien couvent. C'était de l'audace; sa mère la regarda, mais comme son père chez don Juan Idiaguez, sans voir autre chose en ses traits qu'une vague ressemblance avec une personne très regrettée. Eut-elle un mouvement de cœur qui l'emporta vers sa mère, et fut-elle au moment de se jeter à ses pieds? elle n'en dit rien, et l'on doit en conclure de nouveau que le sentiment de la famille n'était pas très développé chez elle, excepté en ce qui concerne le partage des biens.

Notre héroïne, déterminée à mener une vie aventureuse, alla à San-Lucar, et après plusieurs tours dans les environs, un voyage en mer souriant à son imagination, elle s'embarqua comme mousse dans le galion du capitaine Estevan Eguino, son oncle, qui partait pour la pointe d'Affaya, avec la flotte de don Luis Farjado. Elle se lassa de la mer, de son apprentissage de mousse et de son oncle Estevan; elle lui prit cinq cents piastres (on a vu que c'était sa façon d'agir avec ses parents) et se fit débarquer pour affaire de service. Une fois à terre, elle s'accommoda avec don Juan de Ibarra, facteur des caisses royales de Panama, et partit avec lui pour cette résidence. Peu satisfaite de lui, elle s'arrangea bientôt avec un marchand de Truxillo, nommé Juan de Urquiza. Il avait à Sana une boutique, à la tête de laquelle il mit l'ex-mousse, en lui adjoignant une négresse et deux esclaves. Les grands montèrent au cerveau de Catalina, qui se donna de l'importance et se fit une querelle au spectacle avec un certain Reges. A cette époque, il était d'usage de se donner des estafilades de coup de couteaux en ces sortes d'occasions, Catalina ne manqua pas à l'usage, et Reges eut la figure coupée de la largeur de dix pouces. Un ami de Reges tira l'épée; Catalina, qui portait aussi l'épée, mit flamberge au vent. L'ami tomba, et Catalina chercha un refuge dans une église; mais un diable de corrégidor ne respecta pas le lieu saint. On l'arracha du lieu d'asile; elle alla de nouveau en prison. Elle avait du malheur. La justice

s'acharnait contre ses débuts. Ce n'était pas sa dernière affaire avec les corrégidores.

Son maître la tira de là au bout de quelques mois, et afin d'arranger les affaires, voulut la marier avec une dame Béatrix de Cardenas, tante de Reges; le point était délicat. Catalina traîna les choses en longueur et finit par s'enfuir. Son maître la recueillit à Truxillo, et la mit à la tête d'une autre boutique. Cependant Reges et ses amis, doublement offensés, revinrent à la charge. Nouveau duel, nouveau corrégidor. Son excellent maître la fit encore sortir de prison, mais voyant qu'il était impossible de la garder à cause des haines excitées, il l'envoya à Lima, après avoir garni sa bourse de deux mille piastres pour ses bons services.

C'est à Lima, capitale du Pérou, qu'elle entra comme soldat dans une compagnie qu'on levait pour le Chili. Elle part pour la Conception, et là rencontre son frère, le capitaine Miguel de Eranso, sorti de la maison paternelle lorsqu'elle n'avait que deux ans. Il n'y avait pas de reconnaissance possible cette fois, mais il sut qu'elle était de Saint-Sébastien, et la prit en affection. Ils causèrent du pays; il lui demanda des nouvelles de sa petite sœur Catalina. Pendant près de trois ans, elle mangea à sa table et vécut à ses dépens: c'était son frère. Il ne se douta de rien, il devint même jaloux des assiduités de son commensal auprès d'une dame qu'il aimait; on tira l'épée des deux côtés sans résultat fâcheux, et peu de temps après commencent les hauts faits de Catalina. Un drapeau enlevé et cinq ou six blessures la firent nommer *alferes*. Des querelles de jeu, des duels nocturnes suivirent cette nomination, et dans un de ces duels, Catalina porta un coup à son propre frère, qui mourut sans le savoir de la main de sa sœur. La *monja-alferes* en eut un grand regret. C'est la première marque de sensibilité qu'elle donne à sa famille. Il est vrai que le cas était grave.

Catalina s'enfuit, et passa dans le Tucuman, où elle mena une vie assez misérable; elle fut obligée de manger son cheval, qui, le malheureux, n'avait que la peau sur les os. Elle eut un froid excessif en gravissant les Cordilières, et, perdue dans les montagnes, aperçut deux hommes adossés à une roche, auxquels elle courut demander son chemin. Ils étaient debout, mais morts, entièrement gelés, la bouche ouverte. Ils semblaient rire, mais de quel rire! Catalina en fut épouvantée. Il ne lui resta que la force de réciter son rosaire de religieuse, qui ne l'abandonna pas heureusement, et de se recommander à la sainte Vierge, sa protectrice naturelle. Comme par l'effet d'un miracle, elle rencontra à quelques pas de là des chrétiens au lieu de Caraïbes; ils eurent pitié d'elle et la conduisirent à une ferme, où on lui prodigua des soins; on s'attacha à elle, et on voulut lui faire épouser la fille de la maison, laide et noire comme Lucifer. Il fallut quitter cette fiancée comme dona Béatrix de Cardenas. Catalina se dirigea vers le Potosi, à cinq cent cinquante lieues plus loin. Les distances l'effrayaient moins que le mariage, qui la poursuivait partout. Du Potosi, elle se rendit au *Dorado*, à cinq cents autres lieues, toujours en se battant de temps à autre et en multipliant ses aventures.

Après avoir subi la torture, le bannissement et tué plusieurs personnes chemin faisant, Catalina revint à Lima, où elle tua encore et surtout le *nouveau Cid*,

matamore qui épouvantait tout le monde dans les maisons de jeu. Elle fut blessée grièvement. L'évêque de Guamanga se mêla de la suite de cette affaire. Elle déclara à ce digne prélat qu'elle était femme, que malgré les torts de sa conduite, elle s'était gardée pure comme Jeanne d'Arc. En face de ce prodige, il la combla de bénédictions et la fit entrer au couvent de Sainte-Claire de Guamanga, où l'abbesse et les anciennes la reçurent avec de grands honneurs. Cet événement causa dans toutes les Indes un étonnement général.

Catalina passa de Guamanga à Lima en habit de religieuse et entra au couvent de la Trinité. Elle revint à Guamanga et continua sa route par Santa-Fé de Bogota et Ténériffe. Elle s'embarqua à Ténériffe pour Carthagène, et de là passa en Espagne, non sans jouer un peu du couteau, quoique en habit de religieuse, uniquement pour s'entretenir la main. Elle alla à Cadix, à Séville, à Madrid, visita Rome, et revint à Madrid par le Piémont. De retour à Madrid, elle présenta une supplique au roi, qui, sur l'avis du conseil des Indes, lui fit une pension de huit cents écus. Cela arriva en 1625, et le brevet existe aux archives des Indes, à Séville. Elle retourna à Rome, où elle baisa les pieds de Sa Sainteté Urbain VIII, qui fut édifié de son histoire comme l'évêque de Guamanga; il lui permit de porter l'habit d'homme, qu'elle honora par une vertu si exemplaire. On l'inscrivit même sur le livre des citoyens romains. Le cardinal Magalon ne lui reprochait qu'un défaut, c'était d'être Espagnole; mais ce défaut, elle le regardait comme une qualité avec tout l'orgueil de son pays.

Telle est la vie de dona Catalina de Eranso, vie qui ne manque pas d'intérêt par son extravagance même.

On comprend qu'elle devait fournir des sujets au théâtre, car le théâtre a toujours aimé les besognes tout imaginées. C'est ce qui est arrivé. Juan Perez de Montalvan a fait une *comédie fameuse*, selon l'expression consacrée par les poètes espagnols. Don Juan Perez de Montalvan, l'imitateur, l'ami et surtout l'admirateur de Lope de Vega, n'a pas tiré un parti extrêmement avantageux de ce romanesque sujet. Il a mis en scène naturellement l'histoire d'un des mariages manqués de son héroïne et sa rencontre avec son frère, mais ces deux situations, l'une comique, l'autre dramatique, n'ont pas échauffé la verve de l'auteur. Nos mélodramaturges actuels y trouveraient une plus ample matière à incidents passionnés et à décorations. Le théâtre s'est bien perfectionné depuis ce temps-là, sous plusieurs rapports, et particulièrement sous celui de la mise en scène. On n'a pas plus d'imagination, mais on a bien plus de machines.

On ignore comment, où et quand la Catalina mourut, car, si jaloux que puissent être les héros de narrer au public les moindres particularités qui les concernent, il n'ont pas encore trouvé le moyen de pouvoir raconter eux-mêmes leur mort et leur enterrement, à l'exception de saint Bonaventure, qui se releva de son cercueil pour écrire ses mémoires.

La Catalina a cessé de se biographier à l'âge de quarante-cinq ans. Nous aimons à croire qu'elle mourut comme elle avait vécu, qu'elle ne compromit ni dans l'ancien ni dans le nouveau monde, où elle retourna, la merveilleuse innocence qui lui avait valu l'admiration de son temps, et que nous signalons à la stupéfaction du nôtre.

Hippolyte Lucas.

La maison Susse frère, vient de faire paraître un nouveau manuel, pour apprendre sans maître, par un procédé infallible, les proportions de la tête, de l'Académie, et les principes généraux du dessin en tous genres, et de la perspective, à l'aide de vingt et une planches explicatives, qui permettent à l'élève de comprendre et d'exécuter, à première vue, tous les éléments du dessin.

Cet excellent ouvrage, qui ne se vend que 3 francs, est de M. Amaranthe Boulliet, professeur de dessin, et membre de l'Académie de Nuremberg.

La maison Susse a déjà fait paraître ainsi plusieurs autres manuels à 4 franc, qui tous ont obtenu un succès mérité. Nous les rappelons de nouveau à nos abonnés. Ce sont : le Manuel du dessin au pastel et au fusin, celui de l'aquarelle, de la peinture à l'huile, du modelage et de la miniature. Ainsi se trouve complétée aujourd'hui, cette petite encyclopédie des arts plastiques et linéaires.

Adresser les demandes à MM. Susse frère, à Paris.

En rendant compte de la solennité religieuse qui a eu lieu à Saint-Eustache, le 49 mars dernier, au bénéfice de la caisse des écoles du troisième arrondissement, nous avons commis une erreur fort excusable et d'ailleurs tout involontaire. Nous avons dit que madame Marie Dussy, M. Bussine et M. Jourdan, avaient chanté les solis de la messe de Camille Schubert. C'est au sortir de l'église, sous l'impression des chants que nous venions d'entendre, que nous avons écrit ces lignes. Nous ignorions, à ce moment, que M. le directeur de l'Opéra, forcé de se conformer aux règlements imposés à l'Académie impériale de musique, s'était vu dans l'obligation de refuser le concours des artistes de son théâtre, en sorte que c'est seulement *in extremis*, que madame Comte Borchardt et M. Gassier, ont complaisamment remplacé madame Dussy et M. Bussine, et chanté avec M. Jourdan les solis de cette excellente musique.

On comprend aisément que, préoccupés par l'annonce du programme, nous ayons pris le change à l'égard des chanteurs dont l'orchestre, par sa sonorité, couvrait jusqu'à un certain point les accents, et contribuait à tromper notre oreille.

A. J. GOUBAUD, directeur-gérant.